



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

La lingerie est, en toilette, le luxe qui complète tous les autres, qui en est l'addition indispensable. Cette année, il y a une grande recherche de cannezouts : avec les habits de cheval, ils sont en batiste, avec petits cols, jabots et manchettes pareils, bordés d'une très-fine valenciennne, et tuyautés. Avec les robes en mousseline imprimée, en mousseline très-claire brodée ; manches larges et demi-longues, les garnitures en mousseline brodée, avec le barège ou la soie, en tulle, avec plusieurs rangs de dentelle. Nous en avons vu sur des robes de demi-soirées de poulx de soie, couleur claire, en crêpe lisse, drapés et garnis en blonde. Les manches à entre-deux et à vis sont très-gracieuses ; le dernier bouillonné retombe très-large sur la main. — Il y a aussi

les fichus *madone*, coupés carrés, plissés sur un large entre-deux en broderie, qui sont généralement adoptés pour les jeunes personnes ; elles les portent avec des mousselines d'Alsace à petits semés et des mousselines de laine d'une grande finesse, à plis sur toute la jupe.

Le taffetas *fleurette*, à très-petits bouquets, est charmant pour redingotes négligées. On les orne très-simplement en pareil ou en passementerie. Corsage montant et lacé, avec garnitures posées pour simuler la pèlerine.

On voit beaucoup de cachemires dans les promenades du soir ; cachemires carrés surtout, qui sont intermédiaires de l'été et des grands froids. On remarque les fonds oranges et bleu de ciel comme très à la mode. Leur ampleur est toujours une condition de leur mérite, et la manière de les porter

et de les draper a un cachet auquel on reconnaît la femme distinguée de celle qui ne l'est pas.

Il y a une grande variété dans l'emploi des étoffes qu'on emploie dans ce moment; elles ne sont plus précisément de l'été, et ne sont pas encore d'automne. Cette nuance est tranchée par les ornements qu'on y met; ainsi, sur les taffetas demi-clairs, on pose beaucoup de dentelles noires, soit très-hautes en volants, soit plus basses en tablier. Nous citerons une robe en poul de soie bleu foncé, nuancé de rose, garnie de dentelle noire; une autre en pékin Fontanges à deux hauts volants, surmontés de plissés en rubans.

Les cachemires du soir n'empêchent pas les pardessus du matin. Nous remarquerons les mantelets noirs glacés groseille à trois volants festonnés.

Un autre vert chou, avec dentelle noire, surmontée de cinq velours vert foncé.

Un en poul de soie poussière, avec un seul volant en pareil, bordé d'une petite chicorée en étoffe.

Un autre en poul de soie violet, avec cinq rangées de blonde de la même couleur, surmontées de nattes en étoffe.

Un autre en dentelle noire doublé de satin blanc.

En gros de Naples rose, brodé en crête de coq tout autour, avec deux collets formant châle.

— Nous citerons de jolies redingotes lacées du haut en bas, ainsi que les manches un peu justes. Cette lacure est espacée de manière à laisser transparaître une robe de mousseline richement brodée en tablier, ainsi que les manches et le corsage guimpe.

— Les peignoirs *Elisabeth*, en mousseline brodée, ou de couleur, en taffetas, fermés par des nœuds de ruban; manches demi-larges, avec nœuds sur la couture, et sous-manches en mousseline à dentelle flottante.

— Les derniers chapeaux envoyés à Boulogne, où la fashion anglaise est, cette année, en majorité, sortent de chez M^{me} Dasse¹. Nous avons remarqué des chapeaux de paille *princesse*, doublés en couleur, avec des fleurs montées en branches qui tombent très-bas sur la passe.

¹ Rue Richelieu, 38.

Un chapeau paille de riz, à fond d'angleterre, sans autre ornement qu'une natte en taffetas; pour brides, des barbes en angleterre.

Une capote de crêpe couleur poussière, avec coulisses, et bouillonnés alternant, avec une guirlande de petits volubilis bleu tendre.

Une paille d'Italie, coupe tyrolienne, avec une touffe de reines-marguerites nuancées de Constantin¹.

Capotes du matin en paille, avec calotte en poul de soie entourée d'un ruban large et frangé.

Capotes de tulle bouillonné à bouquets de fleurs d'automne.

Un chapeau de crêpe blanc, avec une branche d'anémone et trois ruches de tulle sous la passe.

En résumé, les lieux de réunion, dans cette saison, ont un redoublement d'élégance; l'époque des vacances et des chasses, en ramenant les plaisirs dans les châteaux et les villas qui avoisinent les bains ou sont retirés dans les terres, augmente le goût et le désir de la toilette. Pour les soirées où l'on danse au piano, les robes sont légères et ornées avec une grande fraîcheur. Les coiffures en cheveux, avec des fleurs naturelles, qui se retrouvent en bouquets *jetés* sur des robes de tarlatane. Pour les petits bals, des robes de crêpe à volants découpés, ou de larges plis séparés par des broderies en soutache de soie; des baréges blancs à volants festonnés, en couleur, ou semés en branches de corail brodées; beaucoup de corsages francés et décolletés, avec ceinture à quatre longs pans. On remarque une grande profusion de rubans, soit en ruches, soit en nœuds entremêlés de blonde, soit en larges bouffettes sur les souliers de taffetas blanc.

On porte peu de bijoux dans les réunions de campagne, en faisant exception toutefois pour les bracelets, mais alors bracelets de fantaisie. Les jeunes femmes attachent leurs bonnets posés très en arrière, avec une touffe de très-petites fleurs. Les éventails même, d'une grande simplicité de monture, sont en taffetas uni ou en papier de Chine à arabesques.

¹ Rue d'Antin, 7.

BEN LEFGOUNE, PROTÉGÉ DU HASARD.

CONTE ARABE DE CONSTANTINE.

Il y a vingt thâlebs dans le zaouïa de sidi Soliman, vint thâlebs studieux et méditant tous le jour la parole du prophète; mais de ses condisciples Ben Lefgoune était le moins studieux. S'il méditait, Dieu seul le sait; quant à copier le Koran de sa main, rarement le voyait-on porter le calam à l'écrivoire, et, pour que l'encre vint à manquer, le soleil se chargeait de la tarir.

Cependant Ben Lefgoune honorait dévotement le maître des choses. S'il ne prenait guère souci d'étudier, c'est qu'il pensait que la science est au Seigneur, et que le Seigneur la donne à qui lui plaît, comme le reste. Peut-être encore tenait-il la science pour inutile, voyant que les oiseaux du ciel n'ont rien appris et qu'ils chantent de divines chansons; voyant aussi que les fleurs de la terre sont belles sans y faire effort, et que la vertu n'a pas même un égal parfum. Mais, à vrai dire, Ben Lefgoune n'aspirait pas si haut que de ressembler aux fleurs de la terre et aux oiseaux du ciel. Il lui semblait que le brin d'herbe est assez heureux, et notre jeune thâleb mettait pour lui la perfection à vivre comme l'insecte qui trouve le gîte, la promenade et le repas sur un seul pied de mousse. Du lendemain, il s'en fiait à Dieu, persuadé que la plupart prennent de méchants pourvoyeurs pour s'être voulu choisir eux-mêmes. Là-dessus il se réjouissait d'avoir fait le meilleur choix, ne s'inquiétait plus de rien, laissait aller le soleil d'un bout à l'autre des cieux, songeait que l'homme s'agite toujours assez, puisque son ombre tourne sans cesse, se lassait le plus souvent d'être debout, ne se lassait jamais d'être assis, et prétendait que, à ne jamais courir, si la richesse s'avisait de le vouloir visiter, elle en saurait mieux où le prendre.

Un jour donc, c'était environ le vingtième jour du Ramadan, Ben Lefgoune, assis à la porte de la zaouïa, regardait nonchalamment la belle vallée qui porte aussi le nom vénéré du Marabout. Ses yeux, allant et venant au hasard, s'arrêtèrent sur la fontaine de la zaouïa. En ce moment, les domestiques de l'amine des plâtriers descen-

daient de la Dechra pour laver les effets de leur maître. Ils s'approchèrent de la fontaine, jetèrent tous leurs paquets dans l'eau limpide, ce qui fit luire le soleil à la voûte. Ben Lefgoune ne haïssait pas le mouvement pour le voir. Ce lui fut une distraction. Les domestiques foulaient bravement les étoffes, se poussant avec des rires et s'égayant à grand bruit. A mesure qu'un vêtement était lavé, soit un burnous, soit un haïk, soit une de ces chemises sans manches que l'on appelle gandouras, ils venaient l'étendre sur la pelouse et retournaient promptement au travail. Cependant les troupeaux de la zaouïa paissaient l'herbe autour de la fontaine. Un jeune veau qui jouait avec sa mère s'avisa de courir comme s'il se sauvait, et s'en vint prendre ses pieds dans un superbe haïk. Autre jeu. L'animal en gaieté se mit à mordre la soie blanche, à la mâcher, à traîner le haïk derrière un bouquet d'arbres, à le déchirer entre ses pieds et ses dents; bref, il finit par l'avaler sans que personne y eût pris garde. Personne, je me trompe. Il y avait Ben Lefgoune, qui voyait tout, mais qui n'avait nulle envie de contrarier la pétulance du jeune veau, d'abord parce qu'il aurait fallu qu'il se levât sur ses pieds, ensuite parce qu'il s'amusait lui-même de l'aventure.

Lorsque le soleil se rapprocha de l'horizon, et que toutes les ombres de la plaine s'allongèrent vers l'orient comme pour aller au-devant de la nuit, les gens de l'amine rassemblèrent les effets qu'ils avaient étalés sur l'herbe, afin de regagner Dechret-Sidi-Mâlek, le hameau des plâtriers. On fit le compte des divers objets. Il manquait un haïk, précisément celui de l'amine. Que n'était-ce celui de tout autre! On chercha de nouveau. On recompta. On chercha encore sans rien trouver. Ben Lefgoune se fût bien gardé d'ouvrir la bouche. Il se sentait coupable, sinon du larcin, du moins de complicité. Pourquoi n'avait-il pas parlé plus tôt? Il prévoyait des reproches, une discussion à soutenir, ce qui trouble le plus la quiétude d'un esprit tranquille; Ben Lefgoune laissa donc les serviteurs de Si-Mekki (c'était le nom du syndic des plâtriers) remonter tristement le plateau de la Dechra et disparaître en tournant le chemin escarpé.

Cependant les domestiques de l'amine se plaignirent à leur maître. Ils avaient lavé son haïk, ils l'avaient étendu sur l'herbe, et le haïk avait disparu. Quelqu'un l'avait pris assurément, soit un des serviteurs de la zaouïa, soit même un thaleb, ou bien encore un paysan d'une dechra voisine, car il était venu des gens de la campagne qui avaient aussi lavé leurs vêtements à la fontaine.

Le lendemain matin, Si-Mekki fit marcher ses hommes d'armes, et entra avec eux dans la zaouïa. Le cheikh réunit ses thalebs. Si-Mekki les interrogea lui-même. Chacun nia le larcin. Les hommes d'armes allèrent rassembler les habitants des dechras voisines. Mêmes questions : Il a été pris un haïk ; quelqu'un de vous l'a-t-il dérobé ? quelqu'un de vous a-t-il vu la main du larron sur son crime ? Mêmes réponses : Personne de nous n'a dérobé le haïk de l'amine ; personne de nous n'a vu la main du larron sur ce qui ne lui appartenait pas.

Si-Mekki était un homme de bien. Il pensait que toute faute doit être punie ; mais il pensait aussi que plusieurs ne doivent pas être châtiés pour la faute d'un seul. Ainsi, au lieu de faire appliquer aux vingt thalebs quelques coups de bâton sur la plante des pieds, au lieu de lever une contribution en bestiaux sur les hameaux voisins, il aimait mieux arriver, par des moyens plus doux, à la découverte de la vérité, et promit sa fille en mariage à qui désignerait le coupable.

Or, la fille de l'amine ne portait pas encore le voile. Le moment approchait où elle allait cacher son visage pour ne plus le montrer qu'aux yeux d'un époux ; mais le moment n'était pas venu, et ceux qui avaient pu la voir savaient quelle fleur de beauté donnerait, dès le premier soleil ce bouton presque épanoui. Ben Lefgoune était de ceux-là. Il avait souvent rencontré l'admirable enfant à l'entrée de Dechret-Sidi-Mâlek, et il s'était plaint en son cœur de l'avoir rencontrée. Aussitôt qu'il entendit la promesse de l'amine, il se leva, car tout le monde était assis en cercle sur la pelouse, et qui aurait aperçu de loin ce rond de burnous blancs l'eût comparé à un collier de perles tombé sur un tapis de velours-émeraude. Il n'y a de Dieu que Dieu, s'écria le thaleb en s'adressant à l'amine, et Mahomet

est l'envoyé de Dieu. J'ai médité sur les choses secrètes. Je sais ce qui est inconnu au reste des hommes. Je découvrirai le voleur, en quelque lieu qu'il se cache ; je te l'amènerai, je le livrerai à ta discrétion, et tu le traiteras selon ta justice.

A ces mots, il se fit un mouvement d'admiration. Si-Mekki tendit sa main au jeune thaleb. Ben Lefgoune la baisa respectueusement et la posa plus respectueusement encore sur sa tête : Qu'il vienne donc, dit l'amine, qu'il vienne celui que nous cherchons, et notre indulgence ne lui adressera pas même un reproche.

Ben Lefgoune sortit du cercle des Arabes, traversa la pelouse, et sembla choisir un veau qu'il amena jusqu'au groupe. Alors il demanda un fourneau allumé, et, avec le fourneau, du benjoin. Un de ses disciples alla chercher l'un et l'autre dans la chapelle du marabout. Ben Lefgoune prit la cassolette de fer par la chaîne à laquelle elle était suspendue, répandit le benjoin sur les charbons ardents, et commença à faire des fumigations autour de l'animal étonné. Cependant notre thaleb poursuivait la cérémonie en récitant à demi-voix la première sourate du Koran. La sourate achevée, il revint, le visage solennel, s'asseoir à sa place dans le cercle, et, sans lever les yeux, il invita l'assemblée à psalmodier comme lui le symbole et l'abrégé de la foi : *La ilaha illa'llah Mohammed raçoul Allah*, il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu. Tous les assistants murmurèrent avec lui le chant, tantôt plaintif et tantôt sévère ; après quoi Ben Lefgoune se leva de nouveau, ce qui dut lui paraître un exercice fatigant : *Ja sidi !* Seigneur, s'écria-t-il, voici votre voleur, et il montra le pauvre animal.

Si le thaleb avait compté sur un redoublement d'admiration, ce fut mécompte ; car le cercle demeura impassible. Après la première surprise, les esprits s'étaient interrogés comme il arrive toujours, et la jalousie avait répondu que Ben Lefgoune, le paresseux, n'était pas de l'air assurément dont Dieu doit avoir fait les prophètes.

Et Ben Lefgoune, à son tour, remis d'un peu de chagrin secret, commença à se réjouir de ce que cette méchante disposition lui préparait une plus belle gloire.



25 Septembre 1849.

Barreau

2464.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux des M^{lles} de M^le Duix, r. Richelieu, 93. Mantelet Gitana en velours, des M^{lles}
 Gayelin, r. Richelieu, 93. Robes par M^le de Baizieux, r. S^{te} Anne, 44. Franges Serre-
 Delisle, pl. de la Bourse.*

Mess. J. & J. Fallier, 34, Rathbone Pl. L.



Alors, excitant de surcroît la défiance par ses délais, il tira lentement son couteau de sa ceinture, examina la lame effilée que contenait une gaine de cuir rouge, ornée de graines de corail : *Bismillah!* au nom de Dieu ! dit-il enfin ; car tout ce que fait l'homme doit être fait au nom du Seigneur. Puis, posant la main gauche avec force sur la tête du coupable, il lui plongea la lame dans la gorge. Le pauvre animal vint s'abattre aux pieds de l'amine. Quand Ben Lefgoune le vit renversé sur le gazon, il s'approcha, lui ouvrit hardiment le ventre, fouilla la poche de l'estomac et en tira des lambeaux de soie qu'il jeta sur la pelouse.

Le triomphe était complet. Chacun ramassa quelque morceau de ce qui avait été un vêtement. L'amine lui-même reconnut son haïk : Louange à Dieu, dit-il en s'adressant au jeune thaleb. Ben Lefgoune, tu es véritablement un marabout, et la science de Sidi-Soliman s'est reposée sur toi. Comme cette vallée se glorifie de porter le nom du saint dont elle a le tombeau, ma famille se glorifiera d'ajouter ton nom à ceux qu'elle donne à ses fils, et ma fille sera fière d'être appelée ton épouse. Laissons passer les jours du Ramadan, qui sont les jours de la pénitence ; dès que les jours de joie seront revenus, nous célébrerons ton mariage.

Tous les Arabes de la vallée entourèrent Ben Lefgoune. Chacun touchait à l'envi le bord de son burnous, les uns des mains, les autres des lèvres. En ce moment la voix du muezzin annonça la prière de midi. Qui ne se fût prosterné dévotement, lorsque Dieu venait manifester si hautement sa puissance par les lèvres de son serviteur Ben Lefgoune ? Ben Lefgoune se prosterna, peut-être un peu pour rougir devant celui que l'on ne trompe pas, à coup sûr pour lui offrir en hommage tout son bonheur et toute sa reconnaissance. Après quoi, chacun s'en alla par son chemin, et Si-Mekki remonta sur sa mule après avoir laissé à son gendre futur son chapelet à grains de caroubier, comme gage de sa parole.

Ben Lefgoune avait donc eu raison. Il n'avait pas étudié, et il était devenu marabout. Ses condisciples s'étaient moqués de son insouciance, et la réputation de sa sagesse allait se répandre dans toute la province. Il s'était assis, attendant la fortune,

et la fortune était venue s'asseoir sur son banc. Aussi ne voulut-il pas le quitter, si ce n'est que la nuit le rappelât à sa cellule, jusqu'à la dernière heure du Ramadan. D'ailleurs, la fortune lui avait promis de revenir pour le conduire à sa fiancée, et il voulait qu'elle pût, sans le chercher, le retrouver au même lieu.

Il regardait encore la fontaine et la vallée, lorsque les gens de Dechret-Sidi-Malek descendirent la colline en habit de fête. On lui annonça qu'il était attendu chez le père de sa fiancée. Il se dressa gaiement sur ses talons, dit adieu à ses camarades, qu'il quitta sans regret, et qui le virent s'éloigner de même. Après quoi les hommes de la dechra lui firent escorte jusqu'au hameau.

Le mariage de Ben Lefgoune n'eut rien de singulier ; tout s'y passa selon la coutume. L'amine reçut son gendre avec les marques d'une sincère affection. Un tapis de Tripoli, raies jaunes et fond brun, était posé sur l'herbe ; des corbeilles de fruits, des jattes de lait, des gâteaux de fleur de farine, semés de grains d'anis, un magnifique plat de couscoussou brûlant et couronné d'une fumée odorante, un véritable repas de noces. On embrassa le fiancé, on mangea joyeusement ; les domestiques emportèrent les restes du festin, qui furent servis aux femmes. Enfin, le nouvel époux prit congé de ses convives, et sa belle-mère le conduisit à l'intérieur de la maison, dans la chambre où se dévoila devant lui celle qui lui avait été donnée pour épouse.

Ben Lefgoune vivait donc heureux. Le repos, il l'avait encore ; il avait en outre l'aisance, la considération, le bonheur domestique. Sa femme était douce et jolie. Elle lui avait apporté en dot un jardin et un troupeau ; le troupeau avec le pâtre, le jardin avec le jardinier. Que lui fallait-il de plus ? Pour sa part, Ben Lefgoune ne désirait rien. S'il continuait à demeurer assis, ce n'était pas qu'il voulût se tenir prêt pour le retour de la fortune. Aussi bien, savait-il qu'elle est comme tous les hôtes, et qu'on ne la reçoit pas sans se déranger. Mais, tandis qu'il ne bougeait sur son tapis que pour mieux accommoder les coussins sous sa personne, sa réputation, moins prudente, allait cherchant les aventures.

Ce fut ainsi qu'elle arriva jusqu'à Tunis.

Or, au moment même où elle parvenait pour la première fois aux oreilles du bey, voici ce qui s'était passé :

D'audacieux voleurs avaient mis la main dans les coffres du prince, enlevé une partie de son trésor, et dérobé les bijoux de sa famille. En vain la police avait-elle recherché leurs traces; en vain avait-elle envoyé ses hommes battre les derniers recoins de la régence; mais, puisque la renommée vantait la science surnaturelle du marabout Ben Lefgoune, puisque Ben Lefgoune avait retrouvé le haïk de l'amine dans les entrailles d'un veau, le bey donna ordre à son chaouche de partir incontinent pour la province de Constantine, et d'aller saluer de sa part le glorieux marabout établi dans la *dechra* Sidi-Malek, sur la montagne des Plâtriers.

Le chaouche remplit exactement sa mission; il se présenta devant Ben Lefgoune avec les cadeaux que lui offrait son maître, et l'invita à le suivre pour aider de ses lumières le conseil du bey.

Le compliment ne pouvait être que désagréable à Ben Lefgoune. On sait qu'il n'était pas oiseau pour aimer à fendre l'air et à voir du pays; mais eût-il eu l'instinct changeant du pigeon voyageur, encore n'avait-il pas le don de seconde vue. Peu s'en fallut qu'il ne se prit à quereller sa bonne étoile. Elle lui avait beaucoup donné sans aucun doute; mais que ne le laissait-elle pauvre sans l'enrichir, plutôt que de l'enrichir pour tout reprendre? Refuser de se rendre à l'invitation du bey, la paresse de Ben Lefgoune l'y sollicitait aussi bien que le reste, et un saint marabout rehausse encore sa gloire à paraître mépriser les caresses des sultans; les caresses, soit, mais Ben Lefgoune ne méprisait pas également les richesses. La magnificence des présents que le chaouche étalait devant ses yeux chatouillait singulièrement sa convoitise. Fallait-il avoir pu posséder de si belles choses, et les avoir renvoyées de son seuil? Ben Lefgoune se résolut donc à partir. Il emmena sa femme bien-aimée; monta sur la mule que le chaouche lui offrit de la part de son maître, et arriva, solennellement escorté, à Tunis, où il fut installé dans une charmante maison appelée *dar el Khalifa*.

Le bey s'étonna un moment que son chaouche n'eût pas d'abord amené le saint homme au palais; mais il apprit que le marabout était fatigué du voyage, et Ben Lefgoune passa trois jours à se remettre du mouvement de la route, songeant peut-être par moments aux moyens de se tirer d'embarras, mais s'attendant bien plutôt au hasard, comme disent les infidèles quand ils parlent du secours des choses imprévues.

Un soir donc, et le bey de Tunis aurait eu tort d'imaginer en ce moment que Ben Lefgoune plongeait sa pensée dans l'obscurité des livres, Ben Lefgoune, tranquillement assis sur sa terrasse, parfumait l'air transparent des légères vapeurs du tabac de Syrie, lorsqu'un bruit de querelle s'éleva de la maison voisine. *Dar el Khalifa* était dans un faubourg. De grands jardins, quelques maisons mal famées, le quartier, volontiers désert, servait de refuge aux vagabonds et aux gens de mauvaise vie. Ben Lefgoune, prêtant l'oreille, entendit la dispute. C'étaient des hommes qui se parlaient avec menace : l'un d'eux disait aux autres : Nous ferons trois parts du butin, et nous en ferons trois parts égales, puisque nous avons tous trois également travaillé au succès de l'affaire. Si vous ne l'entendez pas ainsi, je vous dénonce au bey, et je lui déclare que l'argent a été caché derrière son jardin. Vous serez pendus; mais on me payera vos deux têtes.

Un autre répondit : Beaux droits que les tiens ! Tu avais l'œil au guet, je suppose, et tu ne risquais pas un cheveu, tandis que nous aventurons notre vie à escalader les murs du palais.

La querelle s'échauffa. Les voix devenaient plus violentes. Il y eut alors une lutte et des cris. Puis il se fit un silence. Deux des voleurs avaient lié le troisième; ils le bâillonnèrent, et, se promenant dans la chambre, ils juraient par intervalle qu'ils lui enfonceraient leurs couteaux dans la poitrine s'il ne renonçait à ses prétentions.

Ben Lefgoune avait presque envie d'attendre le matin; cependant la joie lui mit dans le corps une impatience singulière. D'ailleurs, il n'y avait pas un instant à perdre, les voleurs pouvaient se hâter d'enlever le dépôt qu'ils avaient confié à la terre. Ben Lefgoune, qui n'avait jamais couru,

courut cette fois jusque chez le bey, et demanda à lui être présenté sur-le-champ. Les portes s'ouvrirent devant le célèbre marabout. Je passe les compliments d'usage. Seigneur ! dit Ben Lefgoune, que Dieu prolonge la durée de votre règne et qu'il affermisse votre trône sur la tête de vos ennemis ! Je me suis enfermé trois jours dans ma maison. J'ai veillé, j'ai médité sans voir personne, sans venir même rendre visite à votre majesté. Après trois jours, les yeux de mon esprit se sont ouverts, et Dieu m'a donné de voir la vérité. Demain vous rentrerez en possession de vos trésors. Pour cette nuit, il n'y a qu'une chose à faire : envoyez seulement vingt hommes de l'oudjak qui monteront la garde autour du jardin de votre majesté.

Le lendemain, Ben Lefgoune recommença les merveilleuses pratiques dont la vertu avait été trouvée si efficace à l'endroit du haïk et du veau : benjoin brûlé sur des charbons ardents, prières, allumettes disposées dans un ordre secret à la surface de la terre. Le bey assistait en grande pompe à la cérémonie. Sur un signe de Ben Lefgoune, un soldat donna en terre un premier coup de pioche, puis un second, puis un troisième et l'on vit briller les pièces d'or. Gloire à Ben Lefgoune ! Le bey voulut le serrer dans ses bras ; les grands officiers se prosternèrent devant lui. La dixième partie du trésor fut aussitôt portée dans sa maison, et les mêmes hommes qui l'y escortèrent surprirent les voleurs à leur domicile.

Ben Lefgoune se fût bien reposé des émotions de son triomphe ; mais le bey le retint gracieusement pour le faire dîner avec lui. Toute la cour fut conviée à un festin de réjouissance. Le bey obligea le marabout à y prendre la place d'honneur. Les convives n'eurent d'yeux que pour lui. Tout le propos fut le récit des prodiges qu'il avait opérés, et, l'admiration croissant avec les paroles, le nombre de ces prodiges s'accrut dans la même proportion. Ben Lefgoune s'étonna peut-être d'abord des merveilles qu'il avait accomplies sans le savoir ; mais bientôt il crut s'en souvenir, comme les narrateurs crurent y avoir assisté, et personne n'en fut plus aisément persuadé que lui-même. Il se reput de sa gloire, et

s'enivra de sa louange. Cependant il avisait devant lui un visage importun, de ceux qui lancent sans doute le mauvais œil et qui inquiètent toute joie. Ce visage était sérieux au milieu de l'enthousiasme général, non pas chagrin, mais calme ; quelquefois indifférent, mais avec effort ; quelquefois indulgent, mais par politesse ; et, si le regard de Ben Lefgoune venait à s'y arrêter de dépit, le pauvre marabout voyait deux yeux qui semblaient lire son secret jusque dans sa pensée. Évidemment Ben Lefgoune avait là un ennemi. Le moyen d'en douter lorsque cet ennemi du marabout était déjà un ennemi du prophète ?

C'était en effet un négociant de France qui avait avancé au bey de Tunis une somme assez considérable. Le marchand buvait et mangeait, n'ayant rien de mieux à faire, comme un homme qui évitait de prendre part à la conversation, quand le bey, piqué à son tour de la tranquillité de son hôte, lui adressa directement la parole, regrettant qu'il n'eût pas vu lui-même la merveille dont tous les esprits étaient encore frappés.

Il sembla à Ben Lefgoune que le bey venait de frapper sur un nid de guêpes, ou d'exciter imprudemment une vipère endormie.

Le marchand répondit qu'il le regrettait plus vivement encore ; car, sans se permettre de douter, lorsque le bey avait confiance, c'était sa coutume, hormis les choses de la foi, de ne croire que ce qu'il avait vu de ses yeux et entendu de ses oreilles. Au surplus, ajouta-t-il, puisque j'ai le bonheur de me rencontrer avec le marabout lui-même, je lui offrirai, s'il le veut, une occasion facile de me convaincre. Je lui demande pardon de chercher à éprouver sa science ; mais je déclare que l'épreuve sera concluante, et que, si l'effet en tourne contre moi, je me punirai sévèrement de mon incrédulité.

Ben Lefgoune se demanda pourquoi il avait quitté Sidi-Malek, et par quelle inexorable malice la fortune l'avait deux fois glorifié malgré lui, pour l'humilier d'une façon plus cruelle.

J'ai trois navires, continua le marchand français, trois navires qui entreront demain dans le port, et dont chacun a sa cargaison ; que le savant marabout désigne

la nature des trois cargaisons diverses, et je les lui abandonne.

Ben Lefgoune leva timidement ses yeux vers le bey, comme pour s'autoriser de son consentement à rejeter l'expérience, ou du moins à la remettre au lendemain. En pareil cas, la nuit conseille et sauve. Mais le visage du bey rayonnait de confiance; sa main commandait l'attention; ses yeux semblaient déjà saisir la parole sur les lèvres du marabout; Ben Lefgoune laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et, repassant avec lui-même les trois moments décisifs de sa vie, il se vit d'abord thaleb sur le banc de la zaouta, salué marabout par Si-Mekki, et conduit en triomphe auprès de sa fiancée. La saveur des premières joies de l'amour remonta comme un baume à ses lèvres, il s'écria : O liquide parfum du miel !

Puis il se vit, ce jour-là même, proclamé sage entre tous les sages, admiré par la cour, admiré par le prince, riche du trésor porté dans sa maison, tout-puissant auprès du bey, aussi puissant que lui sans doute : bonheur nouveau, non moins doux, plus réel, plus solide, plus appréciable en son poids, et il s'écria : O opulente suavité du sucre !

Mais, quand il vint à songer que tout à coup, à cette place d'honneur où il était encore assis, sa gloire avait été cruellement soufflée, que sa science était convaincue de mensonge, que son bonheur devenait misère, que sa félicité corrompue se tournait en aigreur et les boissons du festin en amertume, il s'écria avec dégoût : O triste odeur de la poix qui souille !

A chaque exclamation, le bey regardait le marchand de France. Dès la première, celui-ci fit un mouvement de surprise; à la seconde, le rouge lui monta au visage; à la troisième, il s'efforça de sourire pour dire : Je suis vaincu ! Le premier de ses bâtiments portait en effet une cargaison de miel, le second une cargaison de sucre, et le troisième une cargaison de poix.

Ben Lefgoune entendit des cris d'admiration; mais il resta longtemps à comprendre que sa pénétration en fût l'objet. Ce qu'il comprit le mieux, c'est que son

ennemi se taisait et qu'il était confondu. Peu à peu il releva la tête, pas tout à fait cependant, soit par un reste d'embarras, soit pour que sa tristesse prît l'apparence de l'humilité. Quoi qu'il en soit, il avait gagné, avec trois mots, la cargaison de trois navires. Le négociant français la lui racheta sur-le-champ. Le bey ne voulait plus qu'il le quittât, afin d'avoir toujours la sagesse de Dieu présente à ses conseils; mais, dès le lendemain, Ben Lefgoune montait secrètement sur un navire, bien résolu à se cacher si loin que sa réputation ne l'y pût attendre. L'oiseau est fait pour l'air, le poisson pour l'eau du fleuve; Ben Lefgoune était fait pour l'obscurité; il avait hâte de s'y plonger et d'y vivre. La fortune l'en avait tiré par un caprice, et après trois aventures brillantes, ce caprice ne s'était pas démenti : mais Ben Lefgoune se défiait à bon droit de la quatrième.

ED. THIERRY.

THÉÂTRES.

L'ère des grands ouvrages approche au Théâtre-Français. Celle des esquisses, qui prenaient le nom de *Proverbes*, a fini son temps. Cela a été une espèce de mode, avec tout ce qu'il y a de fantasque dans cette définition. On jugeait bien qu'il n'était pas possible que le Théâtre-Français s'y arrêtât longtemps.

Le projet de réorganisation du Théâtre-Français suit le cours qu'on lui a imprimé depuis long-temps. Des idées nouvelles se joignent à celles qu'on a souvent émises, pour arriver à une solution devenue de plus en plus difficile par l'accumulation des circonstances. On assure qu'après les affaires urgentes de la haute politique, l'Assemblée nationale écoutera les propositions ministérielles relatives au premier de nos théâtres.

A ce Numéro est jointe la planche 2461.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.